

Livres reçus : publications récents

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **28 (1964)**

Heft 111-112

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LIVRES REÇUS. PUBLICATIONS RÉCENTES

COLLECTIONS. THÈSES :

— Les « Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie » se sont enrichis de trois nouveaux volumes, en 1963 :

104. Klaus HEGER, *Die Bezeichnung temporal-deiktischer Begriffskategorien im französischen und spanischen Konjugationssystem*. 242 pages.

105. Dieter ZASTROW, *Entstehung und Ausbildung des französischen Vokabulars der Luftfahrt mit Fahrzeugen « leichter als Luft » (Ballon, Luftschiff) von den Anfängen bis 1910*. 590 pages.

106. Gustav Adolf BECKMANN, *Die Nachfolgekonstruktionen des instrumentalen Ablativs im Spätlatein und im Französischen*. 291 pages.

Le livre de M. Zastrow fait l'objet d'un compte rendu un peu plus loin.

— Le n° 17 de la collection de la « Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin » est constitué par la 2^e partie du 4^e tome de Erhard LOMMATZSCH, *Beiträge zur älteren italienischen Volksdichtung* (Akademie-Verlag, Berlin, 1963). C'est un gros volume de 645 pages, qui renferme le texte des pièces religieuses. Elles sont classées selon le thème de chacune : ancien testament (Abel et Caïn, Abraham et Isaac...), nouveau testament (deux seulement : saint Jean-Baptiste, Marie Madeleine), saints et martyrs (Barlaam et Josafat, saint François...), saintes femmes et martyres (sainte Agathe, sainte Agnès, sainte Apollonie...). Le volume se termine par un index des noms de personnes et des noms d'ouvrages dont il a été parlé dans les 4 tomes.

— Dans la collection « Wiener romanistische Arbeiten », que dirige C.-Th. GOSSEN, vient de paraître un 3^e volume : Annemarie HEINZ, *Der Wortschatz des Jean Miélot, Übersetzer im Dienste Philipps des Guten von Burgund*, Wien-Stuttgart, 1964, 151 pages. C'est une présentation du lexique de Jean Miélot, selon l'ordre idéologique proposé par le *Begriffssystem* de Hallig et v. Wartburg. L'auteur étudie, dans un chapitre préliminaire, les latinismes et l'emploi qu'en fait Jean Miélot.

— Le Centre de Philologie et de Littératures Romanes de Strasbourg a publié deux nouveaux volumes dans sa « Bibliothèque française et romane » (Paris, Klincksieck) : n° 5, *Phonétique historique du roumain*, par O. NANDRIS, 321 pages ; n° 6, *Introduction au latin vulgaire*, par Veikko VÄÄNÄNEN, 229 pages. Ces deux volumes, dont il sera rendu compte, portent la date de 1963. — Le Centre a publié en 1964 le tome 2 des *Travaux de linguistique et de littérature*, en deux fascicules, l'un de linguistique et de philologie, l'autre de littérature. Il faut particulièrement signaler parmi les études de linguistique : G. STRAKA, *L'évolution phonétique du latin au français sous l'effet de l'énergie et de la faiblesse articulatoires*, p. 17-98 ; B. POTTIER, *Vers une sémantique moderne*, p. 107-138 ; E. COSERIU, *Pour une sémantique diachronique structurale*, p. 139-186.

— La « Collection de la Société de Linguistique Picarde » a publié un nouveau glossaire patois en 1964. Il porte le titre de *Glossaire picard de Normandie. Dialecte de Melleville, canton d'Eu, Seine-Maritime*, Musée de Picardie, Amiens, 175 pages. Il serait plus justement appelé « Glossaire du parler picard de Melleville, Seine-Maritime ». Il est l'œuvre d'un fils de Melleville, Jean VACANDARD, qui n'a pas oublié le patois de son enfance. On trouvera plus loin une présentation d'un autre ouvrage de la même collection, un dictionnaire du Vimeu de Gaston Vasseur.

— La « Fédération valaisanne des Amis du patois » inaugure une collection, avec un *Lexique du patois d'Ardon* de Louis DELALOYE (Sion, 1964, 132 pages). Un tableau comparatif de quelques patois valaisans montre qu'Ardon appartient au groupe des patois bas-valaisans. Bon lexique, présenté par M. E. Schüle.

— Dans la collection de la Faculté des Lettres de Rennes, l'abbé François FALC'HUN publie une nouvelle édition de son *Histoire de la langue bretonne d'après la géographie linguistique* (P. U. F., 1963, 1 vol. de texte de 374 pages, 1 vol. de cartes de 63 pages). Dans la préface, M. Pierre LE ROUX souligne l'importance de cette étude et de la thèse défendue par l'auteur, d'un substrat pré-breton, qui ne serait autre que le gaulois, refoulé par la romanisation et demeuré en Armorique. « C'est, comme il le dit très justement, une grande conquête de la dialectologie, qui peut être très féconde ».

— Il faut signaler deux thèses récentes concernant le domaine rhétoroman, qui ont été préparées sous la direction de MM. Huber et Schorta :

Werner CAMENISCH, *Beiträge zur altrötoromanischen Lautlehre, auf Grund romanischer Orts- und Flurnamen im Sarganserland*. Juris-Verlag, Zürich, 1962, 153 pages.

Theodor RUPP, *Lautlehre der Mundarten von Domat, Trin und Flem, zur Bestimmung der Lautgrenzen am Flimser Wald und beim Zusammenfluss des Vorder- und Hinterrheins*. Zürich, 1963, 233 pages.

— Thèse de l'Université d'Erlangen, préparée sous la direction de M. H. Kuen : Walter JACK, *Studien zu den Zeitadverb-Reihen « gestern-vorgestern-vorvorgestern » und « morgen-übermorgen-überübermorgen » in den romanischen Sprachen, mit besonderer Berücksichtigung des zentralromanischen Raumes*. 1960. 494 pages, 11 cartes donnant la répartition des dénominations pour les domaines galloroman, italo-roman, gascon et catalan.

RECUEILS JUBILAIRES :

— *Homenajes, Estudios de filología española*. Madrid, 1964, 90 pages. Recueil de six articles offerts à MM. Dámaso Alonso, Rafael de Balbín, J. de Entrambasaguas, Rafael Lapesa, José Simon Díaz. Deux intéressent la linguistique : *Datos fisiológico-acústicos para el estudio de las oclusivas españolas y de sus correspondientes alófonos fricativos*, par Antonio QUILIS ; *Vocabulario de la tonelería en Jerez de la Frontera*, par Antonio ROLDAN.

— *Mélanges de linguistique romane et de philologie médiévale*, offerts à M. Maurice DELBOUILLE. 2 volumes de 713 et 769 pages. Duculot, Gembloux, 1964. Ces deux volumes correspondent aux deux aspects de l'activité scientifique de M. Maurice Delbouille : la linguistique romane en honneur à l'Université de Liège, la philologie qui prend ici, dans les travaux d'élèves et d'amis comme dans les ouvrages de M. Delbouille, tout son sens d'art de lire, et qui est bien la meilleure des méthodes pour aborder les délicats problèmes que posent les œuvres littéraires.

— *Weltoffene Romanistik, Festschrift Alwin KUHN, zum 60. Geburtstag*, herausgegeben von Guntram Plangg und Eberhard Tiefenthaler. Innsbruck, 1963, 396 pages. Ce recueil renferme des études concernant diverses régions de la Romania, mais particulièrement les trois domaines qui ont le plus souvent retenu l'attention de M. Alwin Kuhn : la Raetoromania, la Galloromania, l'Iberoromania. Il est un hommage rendu au savant qui, en plus de ses recherches personnelles, a consacré une part de son temps aux entreprises collectives comme l'*FEW* et à la composition de bibliographies précieuses pour les romanistes.

Les articles contenus dans ces recueils d'hommages sont pour la plupart fort importants. Des comptes rendus détaillés seraient les bienvenus.

PÉRIODIQUES :

— Témoin de la renaissance des études de patois au Val d'Aoste, vient de paraître *Noutro dzen patoue*, textes rassemblés et commentés par René WILLIEN, L'École valdôtaine, Imprimerie Itra, Aoste. N° 1, février 1963, 237 pages ; n° 2, avril 1964, 238 pages. On y trouvera des textes concernant les patois valdôtains, des contes, des chansons, une belle illustration. A noter dans le n° 1 des textes de l'abbé Cerlogne et des souvenirs sur ce remarquable patoisant, dans le n° 2 des œuvres de l'abbé Henry et notamment un bon travail sur les *Vieux noms patois de localités valdôtaines* (p. 9 à 23). Cette revue, publiée en marge de *L'École valdôtaine*, s'adresse aux instituteurs de la Vallée d'Aoste. On souhaiterait que d'autres régions francoprovençales connussent semblable ferveur.

— *Boletín de dialectología española*, tome XL, 1964, Abadía de San Cugat del Vallés, 125 pages. Contient : A. GRIERA, *Les paroisses de la diocèse de Lleida* (p. 5 à 23), Pere CATALÀ i ROCA, *Noms de Lloc i de Sant de la diòcesis de Tarragona* (p. 25 à 108).

— La Société de linguistique de Nouvelle Zélande publie un fascicule annuel sous le titre *Te Reo, Proceedings of the linguistic Society of New Zealand*, University of Auckland. On trouve notamment dans le n° 3 (1961) : A. C. KEYS, *Linguistic contacts between french and german*, p. 3-24, G. N. BURGESS and J. F. MADDEN, *Aspects of Seychelles french*, p. 30-37, K. J. HOLLYMAN, *The sources and development of flora names in New Caledonian french*, p. 44-64. Dans le n° 5 (1962) : A. S. G. BUTLER, *La correspondance de Maupassant, étude de vocabulaire*, p. 17-29.

— Ont paru en 1964, bien que se référant à des années antérieures, les volumes VI (1957-1958) et VII (1959-1960) des *Estudis Romànics*, publiées par l'Institut d'Estudis Catalans, de Barcelone, sous la direction de R. ARAMON i SERRA. On y trouve les articles de linguistique suivants : Vol. VI, Eva SEIFERT, *Die Verben « Habere » et « Tenere » im Katalanischen*, p. 1 à 74 ; Hans-Georg KOLL, « *Lingua latina* », « *Lingua roman(ic)a* » und die Bezeichnungen für die romanischen Vulgärsprachen, p. 95 à 164 ; Josep ROCA i PONS, *Verbs auxiliars afins a « estar » en català antic*, p. 165 à 168. Vol. VII, A. M. BADIA i MARGARIT, *L'articulació de la t en català primitiu i la seva acció en el procés ce- > ci-* (Complement a una llei fonètica catalana observada fa poc temps), p. 1 à 9.

— *Onoma. Bulletin d'information et de bibliographie*. Vol. X (1962-63), I. International Centre of Onomastics, Louvain, 1964, 212 pages. — Ce fascicule renferme la bibliographie onomastique de 1960 (p. 1 à 177), une revue des périodiques et une liste des publications de 1961.

DIVERS :

— Raphael LEVY, qui nous donnait il n'y a pas longtemps une importante *Contribution à la lexicographie française selon d'anciens textes d'origine juive* (voir notre c. r. dans *RLiR* 25, 198), vient de réunir les gloses étudiées par lui-même et par d'autres, dans un *Trésor de la langue des Juifs français au moyen âge*, University of Texas Press, Austin, 1964, 237 pages en double colonne. C'est un précieux instrument de travail, puisque on y trouve tous les mots de vieux français de la langue des Juifs, avec références aux écrits d'où ils sont tirés et aux ouvrages des commentateurs.

— Manuel ALVAR, *Proyecto de un Atlas lingüístico y etnográfico de Aragón*. Zaragoza, Institución « Fernando el Católico », 1963, 87 pages. — Cette brochure nous apporte la bonne nouvelle de la mise en chantier d'un atlas de l'Aragon. Après une introduction concernant la structure linguistique de la région, les rapports entre cet atlas et celui de l'Andalousie, les points d'enquête, elle contient le questionnaire d'environ 2 570 questions.

— Nous avons salué ici l'apparition du 30^e fascicule du *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* de Paul ROBERT. C'était en 1958 (*RLiR* 22, 359). Un peu plus tard nous notions avec joie l'achèvement du 4^e volume, avec le fascicule 36 (*RLiR* 24, 171). Et voici qu'en ce mois d'octobre 1964 nous arrive le 6^e et dernier volume de ce grand ouvrage. Il faut redire ici quel bon ouvrage de consultation est le Robert, pour tous ceux qui s'intéressent à la langue française d'aujourd'hui, et féliciter son auteur d'avoir mené à bien si vite une telle entreprise.

— A. J. VAN WINDEKENS vient de publier la première partie des *Communications et Rapports du Premier Congrès International de Dialectologie générale*, organisé par Sever Pop à Louvain du 21 au 25 août, à Bruxelles les 26 et 27 août 1960. Ce vol. de 348 pages forme le 7^e fascicule des « Travaux publiés par le Centre international de Dialectologie générale » de Louvain. Il contient des communications de linguistique générale et, en dialectologie, celles qui se réfèrent à la dialectologie générale, à la dialectologie structurale, à quelques dialectes particuliers et au problème de la littérature dialectale. Il nous donne l'occasion de saluer la chère mémoire du grand romaniste organisateur que fut Sever Pop.

— Au moment où nous mettons sous presse paraît la 4^e édition du *Dictionnaire étymologique de la langue française* de Oscar BLOCH et W. von WARTBURG, Paris, P. U. F., 1964, xxvi + 682 pages. La rédaction d'un certain nombre d'articles a été modifiée, parfois profondément, pour tenir compte des travaux récents, et notamment des progrès du *FEW*. Des mots nouveaux ont été ajoutés, d'autres tombés en désuétude ont été supprimés. On ne dira jamais trop combien nous est précieux ce dictionnaire si bien présenté et d'un maniement si facile, à côté du grandiose et irremplaçable *FEW*.

P. G.

PUBLICATIONS EN COURS.

— *Glossaire des patois de la Suisse Romande*. Tome III, fascicule 36, *chiche-choix*, p. 561 à 608 ; tome IV, fascicule 37, *chok-Chvob*, p. 1 à 56 ; fascicule 38, *chvouingé-clob*, p. 57 à 112 ; fascicule 39, *cloche-colonnette*, p. 113 à 168 ; fascicule 40, *colorer-comprendre*, p. 169 à 224 ; fascicule 41, *comprenette-contrebaste*, p. 225 à 280 ; fascicule 42, *contre-battre-cornouille*, p. 281 à 336. — Depuis notre dernier compte rendu (décembre 1960, voir *RLiR*,

XXIV, p. 393-5) ont paru les sept fascicules indiqués ci-dessus. Ils portent les dates de 1960, 1961, 1962 (fasc. 38 et 39), 1963 (fasc. 40 et 41), 1964. On voit que la cadence de publication est devenue plus rapide. Il faut en féliciter l'excellente équipe de la Rédaction. Cette équipe a été renforcée par l'arrivée de M. Voillat et de M. Berlincourt, tandis que M. Desponds a quitté le Glossaire (sa signature disparaît avec le fasc. 38). Je ne redirai pas les mérites de ce grand ouvrage, indispensable à quiconque étudie le francoprovençal, je n'essaierai pas non plus de dénombrer les richesses de ces nouveaux fascicules (on trouvera une présentation de chaque fascicule dans les rapports annuels de la Rédaction ; voir les rapports de 1961, 1962 et 1963, signés le premier de M. R. Godel, le deuxième de M. J. Rychner, le troisième de M. Schüle). Je me contenterai de transcrire ici simplement mes notes de lecture. Elles expriment les réactions d'un francoprovençaliste de l'ouest devant les documents mis au jour à l'extrémité orientale du domaine. Elles trahissent sans doute quelques idées préconçues, et notamment celle que les correspondances entre les deux « bouts » (les deux *chavons*) de la chaîne permettent de restituer une unité francoprovençale même si beaucoup de chaînons manquent aujourd'hui.

Fascicule 36. — *chivinno*, p. 590. Ce vieux mot est attesté seulement dans des textes fribourgeois de 1645 et 1648. M. Desponds pense qu'il désigne une partie de la charrue, puisqu'il se trouve dans le contexte suivant : « 1 cutra, 2 sock, 1 chivinno et crochet appartenants à la charue ». Et il le rapproche de l'afr. *chevessine* « traits du palonnier », dérivé de *CAPITIUM*. Le voisinage de *chivinno* et de *crochet* dans le texte fribourgeois m'incite à voir plutôt dans *chivinno* la boucle d'attelage de la charrue, boucle dans laquelle s'introduit le crochet d'attelage ; il arrive que boucle et crochet soient fixés l'un à l'autre, comme on peut le voir sur deux croquis de la carte 142 dans l'*ALLY*. Or pour désigner cette boucle nous avons trouvé dans le Forez provençal et dans le nord de la Haute-Loire un type *chanèva*, *chenèva* (*ALLY* 142 et *ALMC* 883). Le forézien *chanèva* se présente phonétiquement comme une forme féminine du nom du chanvre (voir *ALLY* 1143, *tsanèva* fém. « chanvre »). Nous avons donc conjecturé que *chanèva* « boucle d'attelage » pourrait être le même mot que *chanèva* « chanvre », avec une évolution de sens. Cette évolution de sens s'expliquerait par le fait que la boucle d'attelage, aujourd'hui en fer, a pu être faite autrefois en corde de chanvre ; de la même façon, les anneaux du joug, qui sont souvent aujourd'hui en fer, sont encore parfois en cuir tressé, en nerf de bœuf ou même en bois, et portent un nom dérivé de *corde* (comme cet anneau de cuir auquel est suspendu le battant de la cloche qui s'appelle *cordel* à Fribourg en 1426, *GPSR* IV, 312), nom qui semble bien prouver que ces anneaux ont été autrefois en corde, *ALLY* 113. Si notre conjecture est juste pour le Forez, le *chivinno* fribourgeois pourrait avoir la même origine. Il faudrait supposer une métathèse de *n* et de *v*. Or cette métathèse existe pour le nom du chanvre : on verra dans l'*ALLY*, carte 1143, que le chanvre s'appelle *tseveno* dans une partie du Lyonnais.

chire « averse », p. 589. M. Desponds note que ce mot d'origine controversée « se rencontre, avec les sens de « neige » ou « averse », dans les dialectes provençaux et en Savoie ». On peut préciser cette localisation en indiquant qu'à l'extrémité occidentale du domaine francoprovençal on retrouve *chire*, verbe, dans l'expression *o chire* « ça ... » (se dit quand le vent fait tourbillonner la neige molle). A la vérité cette forme se trouve dans la partie de l'Auvergne qui touche au Forez, mais le Forez présente les formes *o chyar*, *o chyour*, qui doivent avoir partie liée avec *o chire*, *ALLY* 801.

chlak « soulier usé », p. 591. Ce fascicule et le suivant nous présentent un grand nombre de mots commençant par les groupes *chk-*, *chl-*, *chm-*, *chp-*, *cht-*. Presque tous sont donnés comme empruntés à l'allémanique, et il semble bien que cette étymologie est le plus souvent juste. Cependant M. Schüle préfère une explication onomatopéïque pour *chlab* « taloche ». Personnellement je n'ai pu m'empêcher de faire les rapprochements suivants : *chlak*, que M. Schüle rapproche de *chlarque*, all. *Schlarggen*, évoque pour moi le français du XVIII^e siècle *claque* « sorte de socque plat que les dames mettaient par dessus leurs souliers pour se garantir de la boue » *FEW* 2, 1, 727. *Claque* est conservé aujourd'hui au Canada pour désigner des caoutchoucs que l'on met par dessus les souliers pour aller dans la boue ; et, par une plaisanterie habituelle en pareil cas, un jour de pluie à Québec, je me suis entendu offrir « une paire de clagues ». — *chlanpa* « femme mal habillée, de mauvaise vie, paresseuse, nigarde ; injure vague », p. 591, me fait penser au lyonnais *cliampa*, féminin, qui signifie d'après Puitspelu « vaurien ». Dans mon enfance, j'ai souvent entendu en français local « une clampe », mot nettement péjoratif, mais s'appliquant plutôt à une personne niaise, passant son temps en bavardages et faisant perdre le temps des autres. — *chlanpin* « homme sale, débauché », p. 591. C'est une sorte de masculin de *chlanpa*. Mais le français possède *clampin* « paresseux, musard, traînard ». — *chlapè* « mauvaise chaussure légère, vieille pantoufle, personne négligée, souillon ». Le picard connaît *clape* « espèce de chaussure », *FEW* 2, 1, 732. — *chlapè* « laper ». Une racine onomatopéïque KLAPP- a donné de nombreux dérivés dans les patois de France, et l'on trouve *cliopa* « laper » dans la Creuse. — Je ne sais si l'évolution phonétique de *kl-* dans les parlers suisses autorise les rapprochements que je viens de faire. Si elle ne s'y oppose pas, ne pourrait-on pas penser que certaines au moins des formes suisses se trouvent au point de rencontre de deux étymologies possibles, de deux influences, celle des mots allémaniques en *schl-*, celle des mots français en *kl-* ?

Fascicule 37. — *chola* « chaise », p. 2. La préférence donnée à cette forme *ch-* comme tête d'article est un peu gênante. Le chercheur non habitué aux formes romandes n'aura guère l'idée d'aller chercher des dénominations de « chaise » à cet endroit, tandis qu'il ira aux mots commençant par *s-*. De la même façon aura-t-on l'idée d'aller chercher le produit CINCTUM à *chin*, ainsi que celui de SIGNUM, le produit de SVUS à *cho*... ? Pour en revenir à *chola* « chaise », c'est là une forme bien difficile à expliquer phonétiquement, de même que *sula* et *sinla*. Quelles évolutions ont bien pu transformer ainsi le latin SELLA ? M. Schüle pose clairement le problème sans pouvoir le résoudre.

chorbata « frapper les javelles pour faire sortir les grains », p. 11, *chorèbatrè* « secouer les gerbes pour faire tomber les grains les plus mûrs », p. 12 ; cf. *cherbota* « secouer », tome III, p. 509. Il faut songer à l'afr. *sorbatre* « battre à outrance » (*FEW* 1, 293), mais aussi au frpr. *sabatà* « faire du bruit ». L'*ALMC*, carte 1000, présente au point 14 un verbe *tsabatre* « battre les gerbes sur une claie ». Il est évident que ces verbes, plus ou moins expressifs, ont pu se contaminer les uns les autres.

chou « chou », p. 23. CAULIS a abouti à une véritable bigarrure de formes. L'excellent commentaire de M. Schüle permet d'y mettre un peu d'ordre. Il sera bon de s'y reporter.

chouèidzo « lisse, uni, poli, affable », p. 33, et les mots de la même famille (*chouèdzi* « terrain uni », *chouèdzo* même sens). M. Desponds renvoie très justement à *achouèidjyè* « lisser », qui est notre afr. *assoagier*. Il est intéressant de retrouver ce vieux mot de sens moral pris ici dans un sens matériel.

chouma « bête de somme, ânesse ». Dans le sens d'« ânesse » c'est un mot à la fois frpr. et occitan. Voir à l'autre extrémité du frpr. la carte 312 de *ALLY*.

chota « abri », p. 18. Ce représentant d'un **SUSTA*, déverbal de *SUBSTARE* « se tenir dessous », est un beau type à la fois francoprovençal et provençal (à l'est du Rhône). Les cartes 4 de l'*ALF*, 761 de l'*ALLY* et 25 de l'*ALMC* montrent ce domaine « rhodanien » qui est celui de bien d'autres mots et qui atteste une ancienne communauté de destin entre la région où s'est étendue l'influence de Lugdunum et la Provincia, communauté continuée aujourd'hui par les relations économiques et sociales qui unissent entre elles les provinces qu'arrose le Rhône. Il est un peu fâcheux qu'on soit obligé de rechercher ce type *soutasousta* parmi les mots commençant par *ch-*.

Fascicule 38. — *chya* « arête, crête de montagne », p. 57. Voilà un mot alpin qui reste énigmatique. Ni **SECA* ni **SECATA* ne donnent d'étymologie pleinement satisfaisante. Or c'est non seulement un nom de lieu mais un nom commun bien vivant, avec ses dérivés *chyar*, *chyardè* et même *chyardotè*.

ciboire au sens de « ciboire », p. 64, peut être pris comme juron. Il est curieux de remarquer que cet emploi se retrouve bien loin de la Suisse, au Canada.

civata « avoine », p. 80. Ce mot latin se trouve dans un texte valaisan de 1291. M. Schüle est gêné par cette attestation isolée d'un mot du midi de la France, qui n'a pas de correspondant dans les patois de la Suisse romande. Or dans l'ouest du francoprovençal nous constatons à diverses époques comme une poussée de ce type provençal. Au XIX^e siècle *civa* a été relevé à Saint-Étienne et à Saint-Jean-Soleymieu, c'est-à-dire dans le sud du Forez francoprovençal. On trouve *civa* au XIV^e siècle, à Grenoble, dans les Comptes Consulaires. Un dérivé *civier* « mesure d'avoine » a été lu par A. Duraffour dans les comptes de Thoire et Villars (départ. de l'Ain) en 1361. Surtout *civa* alterne avec *avena* dans le Terrier de la Commanderie de Chazelles-sur-Lyon, *Actes et mémoires du II^e Congrès de langue et littérature du midi de la France*, p. 161 à 166. A. Duraffour, dans la même gêne où se trouve aujourd'hui M. Schüle, a émis l'hypothèse que les *civa* du Terrier de Chazelles auraient été importés par des colons venus de contrées plus méridionales. J'imagine volontiers autre chose : très frappé par les emprunts continuels faits par le francoprovençal au provençal, je pense que les *civata-civa* de nos textes sont des emprunts essayés autrefois, emprunts de clercs certes, mais recouvrant peut-être ou proposant des emprunts populaires. Emprunts qui n'ont pas réussi, ils témoignent de la lutte continue que se sont livrée sur notre sol les deux puissants voisins, le provençal du sud et le français du nord, et qui s'est terminée par le triomphe du second.

clédar « porte à claire-voie » p. 105. M. Voillat présente fort bien ce type intéressant, qui doit avoir été formé en francoprovençal (il est en Lyonnais, *ALLY* 852, *klédoro* « porte dans une palissade », et dans le Doubs) sur un mot provençal : *clédas* ou *clédât*. Ce *clédât-clédas* apparaît à l'extrémité sud de la carte 851 de l'*ALLY* « clôture ». *Clédar* est un nouveau témoignage du goût que les parlers francoprovençaux n'ont cessé de manifester pour les mots provençaux. Un autre mot de la même famille, *la klida* « portillon » (de *CLETA*) et son dérivé *le klidu*, de même sens, se trouvent carte 700 de l'*ALLY*, dans une région où *t* intervocalique est normalement amuï.

Fascicule 39. — *colline* « vallée étroite », p. 160. Ce sens se retrouve, dans les noms de lieux des Vosges, nous dit M. Marzys, d'après Longnon. Sans quitter le domaine francoprovençal, mais en regardant à l'autre extrémité, en Lyonnais, nous avons vite fait de nous apercevoir que le sens de *colline* est là aussi « vallée » ; voir carte 853 : *colline*

« vallée » occupe à peu près tout le département du Rhône, le sud-est du départ. de la Loire, le sud-est du départ. de la Saône-et-Loire, quelques localités d'Auvergne. Cet emploi de *colline* n'apparaît pas dans la carte « vallée » de l'ALF, parce que Edmont interrogeait en demandant la traduction du mot français. De cette façon, il n'a obtenu chez nous que la forme patoisée du français *vallée*. Pour obtenir *colline* il aurait fallu qu'il se doutât de l'existence de ce sens de *colline*. Il est vraisemblable que les atlas régionaux en cours de préparation feront apparaître d'autres *colline* « vallée ». J'ai retrouvé dans le fichier d'A. Duraffour un *kolina* « vallée » en Haute-Savoie, aux Houches.

Fascicule 40. — *combal*, nom de lieu, p. 169. *Combe* et ses dérivés, *Combal*, *Comballaç*, *Combalette*, *Combettaç*, *Combire*, *Combilles*, *Combioula*, forment un grand nombre de noms de lieux dans ces régions montagneuses des Alpes. *Combal*, mal interprété, est devenu *Combat* : « au Combat » en 1769. Une même interprétation, bien naturelle dans les localités où *l* final s'est amuï, a donné d'autres *Le Combat* dans une autre région montagneuse du domaine francoprovençal, le Forez. Le Dictionnaire topographique de Dufour enregistre trois *Le Combat* : le 1^{er}, à La Valla-en-Gier, se dit en patois *kôbô*, forme qui suppose une ancienne finale *-al* avec *l* vocalisé ; le 2^e, à Jeansagnière, apparaît dans un texte du xv^e s. « Terra sita al Combal » ; le 3^e, à Saint-Martin-en-Coailleux, s'écrivait *Comba* au xviii^e s.

combourgeois « concitoyen », p. 175. Voilà un mot proprement romand, qui exprime un aspect particulier de la vie suisse. Ce fascicule renferme d'autres mots de civilisation : *combourgeoisie*, *commandeur* « gouverneur ou syndic, répartiteur de l'eau des bisses », p. 184, *communistre* « pasteur auxiliaire », p. 194, *commun* « commune, communauté des bourgeois », p. 199, *communage*, *communaille*...

command dans l'expression « être de bon command », c'est-à-dire « être obéissant, facile à commander », p. 180. Nous retrouvons la même expression dans le français local de Lyon. Le bon Nizier du Puitspelu lui a fait une place dans son *Littre de la Grand'Côte* : « Eh bien, chère Madame, êtes-vous contente de votre nouvelle bonne ? — Elle a bien un peu les cô't' en long, mais elle est de bon command ». Et il ajoute : « A Neuchâtel ce subst. est fém. On dit ' être de bonne commande ' ». Cette dernière expression a été elle aussi enregistrée par le GPSR, p. 181. Une fois de plus il faut remarquer la correspondance qui existe entre le Lyonnais et la Suisse romande.

Fascicule 41. — *compte*, *konto* « compte », p. 225. La forme francoprovençale si curieuse *kontyo* est un peu perdue dans la liste des formes *kounto*, *contoz*, probablement influencées par le français. J'aurais aimé que le type *contio* fût mis davantage en relief. Quelle qu'en soit l'origine il est caractéristique de nos parlars.

confrérie « association de catholiques, corporation, société de tir... ». Ce fascicule renferme un certain nombre de mots de civilisation, comme encore *commétable* « dignitaire de la société des arquebusiers », *consistoire*, *consortage* « association de copropriétaires ou d'exploitants ».

conrey « repas d'obsèques », p. 254. C'est l'afr. *conrey*, *conroi*, qui survit en Suisse romande dans ce sens spécial de « repas d'obsèques » ou de « repas annuel en l'honneur de certains donateurs ». On le voit apparaître notamment dans les documents tirés des archives des hôpitaux.

conscrit « raisin de seconde floraison », p. 256. Voilà encore un mot qui se retrouve à l'autre extrémité du domaine francoprovençal : il forme une aire compacte dans le Lyonnais (*ALLY* 208) ; de là il a gagné un point de l'Ardèche (*ALMC* 1238) et la

Bourgogne ; entre la Suisse et le Lyonnais on l'a relevé en Haute-Savoie (*ALF* 1583, p. 947) et en Dauphiné (*DTF* 3141). Il semble bien que nous ayons affaire à un mot francoprovençal. Il est dû à une extension du sens du fr. *conscrit* « nouveau soldat ». Il est nécessairement récent, puisque le fr. *conscrit* date de 1789. L'extension de *conscrit* « raisin de seconde floraison » à diverses parties du domaine francoprovençal et notamment aux deux extrémités, le Lyonnais et la Suisse, fournit une nouvelle preuve de la persistance jusqu'à nos jours d'une unité territoriale francoprovençale.

Fascicule 42. — *coque* « substantif de genre et de sens incertain », p. 295. Ce mot n'est connu que par des textes du XVIII^e siècle : « Un rosaire de cocque avec quatre petites médailles », « un chapelet de cocq et un d'os », « trois paires de chapelets, deux de coque, l'autre noir ». Il semble que ces citations nous obligent à voir dans ce *coque* énigmatique le nom d'une matière avec quoi on faisait des chapelets. Or, aujourd'hui encore on vend des chapelets en « coco ». Leurs grains sont taillés dans la graine du cocotier, qui a la forme allongée d'une grosse amande, et qui a presque la dureté de l'ivoire. On sait d'autre part que la noix de coco s'est d'abord appelée *coque*. Huguet en donne un exemple au XVI^e siècle : « En la terre de Arabye Felix y a forces palmes de coque, et n'y a guère d'aultre arbre. Ces coques est un très bon fruit fort nourrissable ». N'est-il pas évident que les chapelets de coque de Fribourg étaient des chapelets de coco ?

Plus énigmatique est un autre *coque* « noix », p. 293. M. Schüle distingue à juste titre ce *coque* d'un troisième *coque* emprunté au français et qui signifie « coquille, enveloppe dure, brou ». *Coque* « noix » est ancien, il occupe tout le centre de la Suisse romande. M. Schüle y voit un type *kōka* « protubérance, grosseur » issu du vieux thème expressif *kok-*, et il verse au dossier les noms de lieux *Coquax* (p. 293) qui désignent souvent des élévations de terrain et un *koka* « cône de conifère » dans le Val d'Anniviers. Qu'il me permette d'apporter mon eau à son moulin : la carte 441 « cônes de pin » de l'*ALLY* présente un *kokiy* au point 13 et un *kokyo* au point 17, qui s'expliquent très bien si on y voit des dérivés ou des déformations d'un ancien *koka*.

P. GARDETTE.

Cahiers de Lexicologie. N° 4. Publications du Centre d'Étude du vocabulaire français de l'Université de Besançon. Didier-Larousse, Paris, 1964. — Les *Cahiers de Lexicologie*, qui gardent leur dénomination, portent, avec ce quatrième cahier, en sous-titre « Revue internationale de lexicologie générale et appliquée ». C'est une heureuse précision de l'objet auquel on veut les consacrer. Ils sont pourvus désormais d'un comité de patronage et d'un comité de rédaction. L'un comme l'autre rassemblent des noms de linguistes et de spécialistes particulièrement qualifiés et connus pour leur compétence en ce domaine. M. B. Quemada, directeur et animateur infatigable du Centre, en demeure le rédacteur en chef. Nous souhaitons que cette nouvelle organisation permette aux Cahiers d'atteindre un nombre plus important de lecteurs. Nous savons bien qu'ils méritent d'être mieux connus et plus largement diffusés. Ce quatrième Cahier présente six articles dont l'intérêt ne manquera pas de frapper tous ceux qui s'intéressent aux problèmes que pose la lexicologie moderne : J. DUBOIS, *Distribution, ensemble et marque dans le lexique*, p. 5-16 ; A. J. GREIMAS, *Les Topologiques : essai d'une définition d'une classe de lexèmes*, p. 17-28 ; L. GUILBERT ; *Les Antonymes. Y a-t-il un système morpho-lexical des antonymes*, p. 29-36 ; J. PEYTARD, *Motivation et préfixation : remarques sur les mots construits avec l'élément « télé »*, p. 37-44 ; H. PHAL, *Les groupes de mots et les problèmes qu'ils posent dans*

la prédiction de textes scientifiques destinés à l'analyse mécanographique, p. 45-60 ; P. J. VEXLER, *On the grammatics of the classical alexandrine*, p. 61-72. Une bibliographie des études lexicologiques, couvrant la période 1959-1962, termine le cahier. C'est là une mine précieuse de renseignements pratiques, clairement présentés. Chacun de ces articles mérite attention, car il traite dans le minimum de place avec le maximum de précision le sujet auquel il est consacré. On voudra bien nous excuser de ne pas donner une analyse plus complète de ces excellents travaux. Le mieux est de lire ce Cahier ; personne n'éprouvera de déception.

J. BOURGUIGNON.

LIVRES, COMPTES RENDUS SOMMAIRES.

Carlo TAGLIAVINI, *Storia di parole pagane e cristiane attraverso i tempi*, Morcelliana, Brescia, 1963. 1 vol. de xx + 642 pages. — Ce livre est dédié à la mémoire de Mons. Schrijnen qui, au temps où M. C. Tagliavini était lecteur à l'Université catholique de Nimègue, lui communiqua son goût pour le latin chrétien, et l'exhorta à étudier dans les langues romanes ce vocabulaire si particulier. La publication des travaux de H. Rheinfelder et de A. Thierbach amena M. T. à modifier son projet initial et à s'occuper non de tout le lexique mais d'une partie seulement, en ne se bornant pas aux langues romanes mais en tenant compte aussi des autres langues européennes. Ses recherches parurent d'abord sous forme d'articles dans l'*Osservatore della Domenica*, en 1957 et 1958. L'intérêt que le public y prit incita l'auteur à les réunir en volume. Mais cette fois s'adressant aussi aux spécialistes, il a remis son ouvrage sur le métier, ajouté au texte une bibliographie, des notes très importantes (elles vont de la page 461 à la page 579), et un riche index (50 pages en double colonne) de tous les mots étudiés. Le livre reste cependant très attrayant pour les non spécialistes, grâce à la belle présentation du texte, grâce aussi aux illustrations bien choisies, et à la bonne idée qu'on a eue de renvoyer toutes les notes savantes à la fin du volume. Ainsi ne seront déçus ni les spécialistes, ni les gens de goût.

L'ouvrage se compose de 80 études réparties en six chapitres : généralités (je note particulièrement une excellente mise au point de nos connaissances sur le type *pagano*), liturgie (*messa, battezzare...*), le calendrier civil (les noms des jours de la semaine, des mois, les aventures du mot *feria*), le calendrier religieux (*Noël, Épiphanie, Chandeleur...*), l'Église et les ecclésiastiques (*chiesa, basilica, cappella, le diacre, le prêtre...*), les ornements sacrés (*l'amict, la dalmatique, l'étole...*). Il m'est impossible d'entrer dans les détails, mais après avoir fait l'expérience de ce livre richement documenté et au courant de l'état de la recherche sur chacun des points étudiés, je tiens à dire que M. Tagliavini nous a donné là un précieux corpus, que le romaniste aimera avoir sous la main toutes les fois qu'il aura à étudier un mot du vocabulaire chrétien, et qui lui épargnera beaucoup d'autres recherches.

Jean RENSON, *Les dénominations du visage en français et dans les autres langues romanes. Étude sémantique et onomasiologique*. Fascicule 162 de la Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège. Paris, Belles Lettres, 1962, 2 vol., 738 pages, 27 cartes la plupart hors texte, 3 tableaux et 2 graphiques. — Des trois mots servant à désigner le visage en latin classique *os, vultum, facies*, le premier n'a pas passé dans les

langues romanes, le second n'a que peu vécu en français, *facies* doit à la Bible d'avoir survécu et de continuer à vivre dans toutes les langues romanes. D'autres mots, *visus*, *cara*, *gula*, *rostrum*, se préparaient en latin vulgaire à remplacer les défailants. En fait, le XIII^e siècle français voit les dénominations se multiplier : *chère*, *vis*, *visage*, *face*, *vout*, *viaire*, *façon*. Ces mots semblent synonymes, employés côte à côte avec redondance : « hardies cieres et fiers vis », « La bele chiere et li liez vouz », « Il ot pale le vis, la chiére et la façon .. ». Cette luxuriance lexicale n'a qu'un temps : *vout* disparaît au XIV^e s., *vis*, *viaire*, *façon* au XV^e, *chère* au XVI^e. *Visage* et *face* restent seuls, mais le XVIII^e s. voit *figure* arriver dans le champ sémantique de « visage ». Aujourd'hui *face* n'a guère qu'un emploi littéraire, *visage* et *figure* sont seuls à nouveau en présence, tandis que d'autres mots voisins sont prêts à venir à leur aide : *physionomie*, *mine*, sans compter pas mal de mots argotiques ou populaires, souvent puisés dans le trésor de nos dialectes. Telles sont, très brièvement résumées, les principales conclusions, non de tout ce grand travail, mais de sa partie principale, les dénominations du visage du latin au français (1^{re} et 2^e parties, p. 75 à 488, et conclusions, p. 659 à 682). Cette partie de son livre a demandé à M. Renson des dépouillements considérables : 525 textes français de toutes les époques, du VIII^e au XX^e siècles, qui ont fourni 45 092 attestations, sans compter la consultation des dictionnaires et des lexiques d'auteurs. — M. Renson n'a pas voulu s'en tenir au français littéraire, il a recherché les dénominations en occitan, dans les dialectes gallo-romans, dans les autres langues romanes, et dans les langues non romanes (3^e à 7^e parties, p. 489 à 658). Son analyse des termes dialectaux gallo-romans est très fouillée. Le *FEW* a été exploité méthodiquement, de nombreuses cartes précisent les aires de chaque terme. Sans doute n'est-il pas toujours possible de se faire une idée claire de la valeur expressive, de l'emploi, de la vitalité de chacun de ces mots, dont la juxtaposition donne l'impression d'un foisonnement. Mais on sent combien nos patois, avec leur aptitude à forger sans cesse des mots, à les adapter, sont prêts à fournir à la langue littéraire les termes dont elle peut avoir besoin. Les autres parties sont nécessairement plus rapides. Je signale cependant l'intérêt des 8 cartes des dénominations dans les langues romanes : *facies* et **facia*, *cara*, *chère* « repas », *visus*, *visage*, *vultus*, **murr-*, « visage » dans les œuvres littéraires du XX^e siècle (p. 687-694). — Voilà une thèse, qui, par l'importance des documents recueillis, par la façon dont ils sont mis en œuvre, apporte une contribution certaine à l'avancement des recherches de sémantique et d'onomasiologie. Elle révèle, à côté des qualités du chercheur, celles du professeur : clarté de l'exposé, élégance de la phrase, excellente présentation des cartes et des tableaux. Elle fait honneur à M. Renson et, à travers lui, à l'école de Liège qui l'a formé.

Dieter ZASTROW, *Entstehung und Ausbildung des französischen Vocabulars der Luftfahrt mit Fahrzeugen « leichter als Luft » (Ballon, Luftschiff) von den Anfängen bis 1910*. Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, 105 Heft. Niemeyer, Tübingen, 1963. 590 pages. — On a peine à imaginer aujourd'hui le succès prodigieux que connut l'ascension en ballon, après la réussite des expériences des frères Montgolfier. Pendant plus d'un siècle ce nouveau mode d'observation et de déplacement suscita l'intérêt et souvent l'enthousiasme. Pour en parler les techniciens, les journalistes, les écrivains, les chansonniers durent inventer tout un vocabulaire : l'index placé à la fin de l'ouvrage de M. Zastrow recense près de 1 500 mots ou expressions, nouveaux ou utilisés dans un sens nouveau. A travers ce vocabulaire s'expriment une technique aujourd'hui disparue

et une mode bien oubliée. C'est dire l'intérêt qu'il y a à l'étudier. M. Z. l'a fait avec une grande conscience. Il a dépouillé les traités d'aéronautique, les rapports des savants, les œuvres littéraires. Il a étudié séparément le vocabulaire du ballon, de ses parties, les désignations des aéronautes, de la navigation aérienne, essayant de déterminer pour chaque groupe les mots qui ont réussi et ceux qui ont été rapidement abandonnés. Ne négligeant aucun aspect de ce lexique il a consigné aussi les mots qui ont été utilisés comme comparaison ou comme image, par exemple *tente*, *pyramide*, *guérite* (« son aérostat de papier, en forme de guérite »), *maison*, *temple* (« sa forme représente un temple »)... Peut-être l'ouvrage aurait-il pu être allégé de ces créations d'un jour, propres à un auteur. Mais on comprend qu'il n'ait rien voulu perdre de sa riche récolte ; ces désignations imagées intéressent la stylistique. Surtout il faut remercier M. Z. d'avoir toujours donné largement le contexte dans lequel chaque mot a été employé. Il faut le féliciter de ce grand travail qui fait aussi honneur au maître qui l'a orienté, M. Th. Elwert.

Gaston VASSEUR, *Dictionnaire des parlers picards du Vimeu (Somme) avec considération spéciale du dialecte de Nibas*. Musée de Picardie, Amiens, 1963. Un vol. in-8° de 690 pages. — Cette somme est l'œuvre d'un dialectologue qui, initié à la dialectologie par M. R. Loriot, avait déjà consacré sa thèse de doctorat d'université au parler de son village natal de Nibas, et qui s'est intéressé aussi au folklore, à l'histoire locale et à la littérature picarde ; la liste de ses publications est déjà longue. Président ou vice-président de deux sociétés d'érudits picardes, il est un animateur des recherches dans son pays du Vimeu. Enfant de ce pays, groupant facilement autour de lui les meilleurs témoins, il a travaillé dans d'excellentes conditions, et l'on peut faire confiance à ses notations. Malgré son titre, son livre est avant tout un dictionnaire de Nibas, choisi comme type des autres localités du Vimeu. Mais il renferme un certain nombre de mots étrangers au parler de Nibas ; une petite croix les signale à l'attention. La récolte est considérable : 15 000 mots au moins. Elle est aussi fort bien présentée : chaque mot, écrit d'abord suivant les habitudes de l'orthographe française, est transcrit en caractères phonétiques ; des exemples bien choisis illustrent à peu près chaque article ; des sigles désignent les termes vieillissés et les termes enfantins. C'est d'une excellente méthode. Sans chercher à entrer dans le détail de ce riche recueil, je tiens à faire remarquer qu'il se recommande à l'attention des dialectologues, tant par la façon dont la récolte a été faite que par la présentation scientifiquement irréprochable des documents. Il forme le volume 4 de la Collection de la Société de Linguistique Picarde.

Rose-Claire SCHÜLE, *Inventaire lexicologique du parler de Nendaz (Valais). La nature inanimée, la flore et la faune*. Éditions A. Francke, Berne, 1963. Tiré à part de *Vox Romanica* 20 (1961) et 21 (1962). 1 vol. de 222 pages. — Nendaz est une commune du Valais romand, proche de Sion. Une vaste commune de 86 km² qui étage ses pâturages, ses forêts, ses montagnes arides, des bords du Rhône au sommet de la Rosa Blanche (3 336 m). Jusque vers 1920 les habitants de ses 10 villages étaient à 85 % paysans vivant presque en autarcie. Situation privilégiée pour la conservation du patois. Quand M^{me} Rose Claire Schüle arriva à Nendaz en 1947 elle trouva des familles où l'on ne parlait que le patois avec les enfants ; aujourd'hui les jeunes de 20 ans parlent presque tous patois entre eux. Situation privilégiée aussi pour la conservation des caractéristiques linguistiques originales : « Le patois de Nendaz n'appartient qu'à Nendaz : par quelques

traits marquants il diffère des patois de toutes les communes voisines ». C'est même un patois déroutant, qui a poussé très loin la tendance alpine à l'amuïssement de certaines consonnes initiales et intervocaliques, comme *v*, *l*, *l*, *y* : « vache » y est *als*, « cochon » *kuō*, « cheval » *tsaa*, « revenir » *rini* (et « locomotive » *okomotia* !). M^{me} R. C. Schüle a donc eu la main heureuse quand, intéressée sans doute par les notations d'Edmont (Nendaz est le point 978 de l'*ALF*), elle choisit d'étudier ce patois. Élève de M. von Wartburg, elle était formée aux bonnes méthodes. Elle se rendit compte très vite que les meilleurs questionnaires (celui du *GPSR* et celui de l'*AIS*) donnaient des réponses de qualité inégale, elle s'en libéra, apprit le patois, vécut et travailla avec les paysans (une vingtaine de mois en tout), et ayant ainsi gagné leur confiance, put saisir sur le vif le parler le plus spontané. Le résultat est sous nos yeux : la quantité de documents recueillis est telle que M^{me} R. C. Schüle n'a pu donner dans ce volume, qui est sa thèse de doctorat, que trois chapitres (la nature inanimée, la flore, la faune). Une évaluation faite à l'aide de l'« index des mots patois » permet de dire que ces trois chapitres présentent plus de 3 000 mots différents. Ces mots, l'auteur a eu soin de les présenter dans leur contexte idéologique ; elle les a groupés en suivant l'ordre du *Begriffssystem* de Hallig et von Wartburg. Surtout elle les a fait vivre dans des exemples fort bien choisis, dont on devine qu'elle les a recueillis au courant de la conversation la plus spontanée. Un seul exemple montrera la richesse de ce lexique : il renferme 71 paragraphes consacrés à la neige ; certains paragraphes groupant plusieurs termes (comme *blèta* et *blèta* *de nèy* « paquet de neige », *tsaraçlo*, *krapè* et *rawè* « couche mince de neige »), c'est donc plus de 80 termes différents servant à parler de la neige qui nous sont présentés ici. Un index alphabétique des mots patois (p. 172 à 214) permet une autre entrée dans ce livre. Quand M^{me} R. C. Schüle aura publié le reste de son enquête, le patois de Nendaz sera l'un des mieux connus, peut-être le mieux connu de ce Valais dont bien des villages ont déjà tenté les dialectologues. M^{me} R. C. Schüle porte, depuis son mariage, un nom qui est familier aux romanistes. Nous retrouvons dans son œuvre les mêmes qualités, richesse et précision de la documentation, finesse et rigueur de l'interprétation, qui caractérisent le *Glossaire des patois de la Suisse Romande*, et notamment les articles qui portent la signature de son rédacteur en chef.

Louis MICHEL, *La langue des pêcheurs du golfe du Lion. Introduction : I, L'homme et la mer ; II, Dialectologie côtière*. Paris, D'Artrey, 1964. 1 volume de 226 pages. — Les hommes qui vivent de la mer sont bien différents des terriens : ils n'ont ni les mêmes habitudes, ni les mêmes horizons. Leur vocabulaire, sinon leur langue, est différent : ils ont des noms pour tant d'animaux marins ou de végétaux que nous ignorons, pour les filets et les agrès, et des expressions à eux pour parler des vents, du temps qu'il fait. Jusqu'ici la géographie linguistique s'est peu occupé d'eux. Répondant à quelque secret appel, un « fils de la garrigue », comme il s'appelle lui-même, M. Michel, a voulu se faire pêcheur pour apprendre ce langage. Depuis 1946, à tous ses moments de loisir il a vécu en mer et à terre avec ses nouveaux amis, à Agde, au Grau du Roi, aux Martigues, ... dans tous les petits ports du golfe du Lion, et aussi sur les côtes de Provence. Il a réuni une documentation considérable, dont vont profiter l'Atlas linguistique du Languedoc, qu'il dirige, et l'Atlante linguistico mediterraneo, dont il est enquêteur pour les côtes de France. Dans le livre qu'il vient de publier, qui est sa thèse principale de doctorat ès lettres, il n'a voulu présenter qu'une introduction. Elle comporte deux parties.

Dans la première, « L'homme et la mer » (p. 19 à 123), il décrit « le milieu physique », ce littoral languedocien si particulier, avec ses lagunes, son cordon littoral et ses graus, puis le climat, enfin le milieu humain. Je signale particulièrement cette dernière section, dans laquelle M. Michel montre que pendant longtemps les hommes semblent s'être tenus éloignés de ce rivage, insalubre, peu sûr, exposé aux incursions des pirates (encore au XVIII^e siècle, les riverains étaient exposés aux razzias des Maures). Seules les lagunes furent d'abord exploitées. Tardivement des pêcheurs s'installèrent sur les plages et parmi eux des étrangers, italiens, catalans, espagnols. Ils tendent à former une société de gens de mer, isolés des populations agricoles du littoral par leur habitat, leurs techniques, leur psychologie. On devine que toutes ces connaissances sont nécessaires pour bien interpréter les données linguistiques de l'enquête. Dans la deuxième partie, « la dialectologie côtière » (p. 125 à 204), M. Michel présente d'abord les caractéristiques phonétiques, morphologiques et lexicologiques qui permettent de distinguer les sept dialectes qui bordent les côtes du golfe du Lion : le catalan français, le narbonnais, le biterrois, l'agathois, le montpellierain, le bas-rhodanien, le marseillais. Pour illustrer ces oppositions il donne ensuite 90 cartes représentant des notions de la langue commune (« la maison », « la ferme », « la chambre »). Enfin, en quelques pages intitulées « les aires littorales », il formule quelques conclusions de son enquête : propagation des aires terriennes vers la côte (« propagation verticale » et « propagation horizontale »), vocabulaire propre aux pêcheurs (*hitrā* « goudron », *mæsklau* « hameçon », *lamp* « éclair »), phonétique particulière du littoral, la mer « porteuse de mots ». Cette seconde partie nous offre un avant-goût des volumes qui doivent suivre cette « introduction », et notamment de l'atlas languedocien et de l'atlas de la Méditerranée. Elle nous fait souhaiter la publication aussi proche que possible de ces grands ouvrages.

A. DAUZAT et Ch. ROSTAING, *Dictionnaire étymologique des noms de lieux en France*, Paris, Larousse, 1963, un vol. relié de 13 × 19 cm., 738 pages. — Voilà donc enfin réalisé un projet bien cher à Albert Dauzat. De ce dictionnaire, qui porte la marque de son long enseignement à l'École des Hautes Études (où il avait succédé à Auguste Longnon), il avait fixé la méthode et l'esprit, il avait accompli aussi un travail préparatoire de recherches. Surtout il avait obtenu le concours de l'un de ses meilleurs élèves, M. Ch. Rostaing. Albert Dauzat est mort alors que le brouillon en était à la lettre L. A partir de ce moment, c'est M. Rostaing qui a porté tout le poids de la préparation et de la rédaction. Il rappelle dans la Préface la méthode qui a été suivie : collecte des formes anciennes, interprétation à l'aide de la phonétique, de l'histoire, de la position topographique. Évidemment un dictionnaire comme celui-ci, destiné non seulement aux spécialistes mais aussi au grand public cultivé, groupant un grand nombre de toponymes dans un nombre de pages forcément restreint, doit souvent se contenter d'utiliser les travaux antérieurs : dictionnaires topographiques, ouvrages généraux de Longnon, Gröhler, Vincent, travaux plus particuliers comme ceux de Skok, Perrenot, Gamillscheg. Mais M. Rostaing, lui-même spécialiste, ne pouvait pas taire ses préférences pour certaines étymologies, notamment celles qui se réfèrent à la couche pré-indo-européenne. Il l'a fait sans dépasser « les limites du raisonnable ». Avec loyauté il nous avertit que ce dictionnaire n'est pas absolument complet et qu'on a volontairement laissé de côté un certain nombre de toponymes pour lesquels on n'avait aucune explication à proposer. Il nous avertit aussi qu'il ne s'agit ici que des noms de lieux habités. Albert Dauzat avait

réuni des matériaux pour deux autres dictionnaires, celui des noms de pays et de montagnes, celui des noms de rivières. Souhaitons qu'ils puissent bientôt voir le jour. Et souhaitons d'abord un bon succès à celui qui nous est offert aujourd'hui. Il rendra de grands services, notamment à ceux qui ne peuvent avoir sous la main toute une bibliothèque de toponymie ; quant aux spécialistes, il leur sera un précieux aide-mémoire, il leur permettra souvent un repérage rapide avant une plus longue enquête.

Omer JODOGNE, *Répertoire belge des noms de famille*. Tome II, *Arrondissement de Liège*. Commission royale de Toponymie et de Dialectologie. Bruxelles, 1964. xxix + 694 pages. — M. Jodogne a voulu servir l'onomastique en offrant aux anthroponymistes des matériaux aussi abondants que possible, sûrs et bien localisés. Mais il pense à juste titre que les spécialistes de la démographie ne manqueront pas d'être intéressés eux aussi. Il a utilisé le recensement de 1947, qui lui a fourni 57 083 noms différents. Il présente ces noms dans l'ordre alphabétique et fait suivre chacun d'eux des sigles (numéros d'ordre) de chacune des communes où il a été trouvé ; chacun de ces sigles porte en exposant le nombre des attestations dans la commune. Dans son introduction il nous donne des indications fort intéressantes : une liste des noms de famille géographiquement les plus répandus (*Lejeune* a été donné dans 93 communes, *Charlier* dans 89, *Maréchal* dans 89...), une liste des noms de famille les plus fréquents (cette fois c'est *Leclercq* qui est en tête avec 1833 attestations, puis vient *Lejeune* avec 1824, puis *Charlier* avec 1748...). M. Jodogne remarque que, parmi les 114 noms les plus répandus, 75 sont des prénoms (*Gérard*, *Lambert*, *Bertrand*..., *Pirotte*, *Pirard*, *Bodson*..., certains devenus rares comme *Bastin*, *Donnay*, *Hanquet*...), 17 sont des noms d'origine (*Lacroix*, *Dubois*, *Delvaux*...), 13 des noms de profession ou de titre (*Leclercq*, *Lemaire*, *Boulangier*...), 9 sont des sobriquets (*Hardy*, *Petit*, *Legrand*...), que ce sont presque tous des mots de deux syllabes, qu'une vingtaine ont une forme wallonne (dérivés en *-son*, *Pire* pour *Pierre*, *Bovy* « bouvier »...). Parmi les noms rarement attestés apparaissent de nombreux noms étrangers, qui témoignent qu'en 1947 la région industrielle de Liège venait d'appeler une main-d'œuvre abondante du sud et de l'est de l'Europe, mais M. Jodogne remarque que cet apport étranger remonte parfois aux années qui ont précédé 1914 et que plusieurs de ces familles semblent fixées en Belgique. On trouve des *Abdallah*, des *Abdesselan*, un *Abelewistch*, un *Abolonina*, un *Abramenko*, un *Abramoff*, un *Abramovicz*, un *Abrossimof*... Ce livre, extrêmement bien présenté, très clair, présente un grand intérêt. Il est évident que l'anthroponymie ne peut faire de progrès qu'à la suite de publications de ce genre, où seront présentés de façon exhaustive tous les noms de famille d'une région donnée à une époque donnée. Il faut être reconnaissant à M. Jodogne, qui a déjà publié en 1956 le tome I de ce répertoire (consacré à l'arrondissement de Nivelles), d'avoir assumé la tâche combien ingrate de préparer une semblable publication et d'en avoir tiré pour nous les premières leçons.

Guy RAYNAUD DE LAGE, *Manuel pratique d'ancien français*. Collection Connaissance des langues. Paris, Picard, 1964. 295 pages. — Voici un manuel d'un genre nouveau et attrayant. A l'imitation peut-être des méthodes destinées à l'apprentissage des langues modernes au moyen de textes suivis et commentés, l'auteur présente 421 vers du *Charroi de Nîmes* et 238 du *Conte du Graal*. Chemin faisant il explique les principales évolutions phonétiques qui mènent du latin au français, les principaux paradigmes morpho-

logiques de l'ancien français, le sens des mots témoins d'une civilisation. Un tel livre s'adresse aux lettrés qui n'ont pas eu l'occasion de préparer une licence ès lettres, aux étudiants qui y trouveront un modèle. Quant aux professeurs, dont c'est le métier d'expliquer ces vieux textes, ils seront heureux de confronter leurs méthodes. Évidemment il leur arrivera de ne pas accepter toutes les explications de l'auteur ; ils trouveront peut-être que le désir d'éviter tout pédantisme l'entraîne à des impropriétés (la graphie *oi* en français moderne est appelée « diphtongue », p. 5), que pour donner un exemple de la diphtongaison des voyelles libres il aurait dû préférer la diphtongaison de *é* fermé ou celle de *o* fermé, dont les étapes sont assez bien attestées, à celle de *a* qui est tout de même moins sûre (p. 23), qu'il n'était pas nécessaire de présenter la théorie du double yod qui n'est qu'une théorie, bien inutile pour l'explication de *majum* devenu *mai* (p. 42)... Brouilles que tout cela et sujets de conversations entre professeurs. Le livre est agréablement présenté, il aidera à connaître et à aimer l'admirable littérature du XII^e et du XIII^e siècles. Pourquoi une faute d'orthographe dépare-t-elle la jaquette : « Collection Connaissances des langues » ?

Nora GALLI DÉ PARATESI, *Semantica dell'eufemismo. L'eufemismo e la repressione verbale con esempi tratti dall'italiano contemporaneo*. Università di Torino, Pubblicazioni della Facoltà di Lettere e Filosofia. Giappichelli, Torino, 1964. 135 pages. — Ce livre est divisé en deux parties. Dans la première l'auteur analyse la notion d'euphémisme, recherche les sources de l'interdiction linguistique (religieuse, de décence, d'élégance et de politesse...), décrit les façons dont l'euphémisme s'exprime : l'omission (« perchè sei una... »), l'abréviation (« una p.... »), l'altération phonétique (« aller se faire f...otographe »), le recours aux termes étrangers, les circonlocutions et les figures. La seconde partie est un recueil d'exemples d'euphémismes pris dans l'italien contemporain et classés sous les rubriques suivantes : interdiction sexuelle, interdiction de décence, interdiction magique ou religieuse, interdiction sociale (pauvreté, argent, métiers et conditions sociales, termes raciaux ou ethniques...), interdiction politique (et d'habileté : impôts, amendes, détention...), défauts physiques ou moraux. L'ensemble forme un recueil fort intéressant de notions déjà connues, mais vues à travers les habitudes, la psychologie, la langue des Italiens d'aujourd'hui.

Rätisches Namenbuch, begründet von Robert VON PLANTA. Band 2, *Etymologien*, bearbeitet und herausgegeben von Andrea SCHORTA. Romanica Helvetica, vol. 63. Berne, 1964. Un vol., 19 × 26 cm., de LXVI + 1052 pages. — En 1939 paraissait le 1^{er} volume du *Rätisches Namenbuch*, avec le sous-titre « Materialien ». Il était signé de Robert von Planta et d'Andrea Schorta. C'était déjà un gros volume, de grand format. Il contenait, en 535 pages sur 3 colonnes, la liste de tous les noms de lieux et de lieux-dits du canton des Grisons, classés par localités. C'était le résultat d'un long et patient travail de prospection. Mais l'ambition des auteurs n'était pas de se borner à présenter cette liste exhaustive des noms de lieux d'un vaste domaine, si intéressante fût-elle par elle-même. Ils avaient l'intention d'exploiter cette riche récolte et d'en tirer un dictionnaire étymologique des noms de lieux des Grisons. Après la disparition de R. von Planta, M. A. Schorta a été le seul à préparer ce nouvel ouvrage, beaucoup plus important que le premier. On peut manquer d'admirer la science et l'énergie du savant qui, en peu d'années, et tout en

poursuivant la préparation et la publication du *Dicziunari Rumantsch Grischun*, a mené à bien une pareille entreprise.

Le canton des Grisons a une longue histoire. Il a été habité bien avant l'arrivée des Gaulois, et les sites préhistoriques y sont nombreux. Les Romains l'envahirent en 15 avant J.-C. et le pays fut profondément romanisé. Plus tard la germanisation a remodelé le visage linguistique de cette contrée. Aujourd'hui les parlars rhétiques, alémaniques et italiens se partagent, dans des proportions inégales, la population et évidemment les noms de lieux. Pour mettre de l'ordre dans des matériaux qui se présentent comme fort divers, le livre est divisé en quatre parties : les noms d'origine prélatine, latine, romane ; les noms d'origine alémanique : les noms tirés des noms de personnes ; les noms d'origine douteuse ou obscure. Un index d'environ 25.000 formes et un index des suffixes terminent l'ouvrage et en facilitent la consultation.

C'est la 1^{re} partie qui est la plus importante, elle va de la page 1 à la page 374. Elle est aussi celle qui intéresse au premier chef un romaniste. Les noms de lieux grisons y sont classés sous chaque étymon comme dans tout dictionnaire étymologique. C'est une sorte de *FEW* des noms de lieux rhétiques. Nous ne possédons rien de semblable pour les noms de lieux de la France. Nous n'avons d'ailleurs aucun relevé exhaustif de nos noms de lieux et lieux-dits, et Longnon, Gröhler, Vincent dont on connaît les excellents ouvrages ont travaillé sur des matériaux partiels. Il est juste de remarquer que la France est un bien plus vaste domaine que le canton des Grisons et qu'un dictionnaire étymologique de nos noms de lieux ne pourra se réaliser que par régions ; il faut souhaiter, en tout cas, que l'entreprise des dictionnaires topographiques soit poursuivie avec vigueur et que ces ouvrages ouvrent plus largement leurs pages aux lieux-dits. En attendant, il est pour nous extrêmement profitable d'étudier la 1^{re} partie du *Namenbuch*.

On y trouve les plus vieux noms, prélatins ou celtiques, comme évidemment *alpis*, seul (*Alp*, *l'Alp*), ou composé avec *super* (*Alp su*), *de -intus* (*Alp dadens*)... ; le gaulois *atlegia*, si peu représenté dans les noms de lieux de France (encore qu'il ait longtemps vécu comme appellatif et que j'aie eu la chance de le retrouver en Auvergne comme nom de la cabane du berger), et qui a fourni tant de noms en Suisse sous la forme *tegia*, et avec le suffixe *-acea* et divers autres, des *Tegiatschas*, des *Tigels*, *Tigiens* ; le gaulois *balma* si connu du francoprovençal ; **barga*, surtout sous des formes issues de **barica*... On y trouve des etymons latins perdus ailleurs (comme *accola* « voisin », qui a donné de nombreux *Acla* désignant surtout des chalets), ou créations d'un rhétolatin (comme *bovale* « pâturage des bœufs » : *Bual*, *Buel*, *Bualet*), des etymons connus ailleurs mais qui ont eu là-bas une extraordinaire fortune (comme *furca*, *-illa*, *-ula* : *Fuortga*, *Furka*, *Furchella*, *Fuorcla*, *Fuorclina*, *Furcletta*...), des choix différents de ceux de chez nous (**cohortinu* au lieu de *cohortile* : *Curtin*, *Curtgin*). Dans une région aussi montagnaise il ne faut pas s'étonner de trouver une nombreuse collection de noms pour toutes les aspérités du sol : *cingulum* (*Tschengel*, *Tschinglatsch*), *crista* (*Cresta*, *Crestolta*, *Crest*, *Crestet*...), **crocciu* (*Crutsch*, *Moncrutsch*), le gaulois *kukka* (*Chüch*, *Munchüch*), le prélatin *gripp-* (*Grep*, *Greppa*), l'énigmatique *mal* (*Malgia*, *Muletg*). On a des surprises : le gaulois *cumba* n'a donné qu'un nom (*Cumma*). On fait évidemment une abondante récolte de noms d'animaux, surtout d'oiseaux : *anniculus*, *capra*, *gallina*, *cuculus*, *alansa*..., de plantes et d'arbres. On rencontre des noms qui évoquent les puissances surnaturelles : *diabolus* (*Ca del Diavals*, *Cuvels de las Dialas*), *draco* (*Lai dal Dragun*, *Drun*), *dusius* (*Blais dal Dischöl*), mais j'ai été déçu de ne pas trouver de *fée* comme chez nous ("roche des fées"). Il

y a des mots d'un curieux modernisme : *America, Australia, California* ; tant il est vrai que le goût individuel, mêlé de quelque humour, compte beaucoup aujourd'hui, et a sans doute toujours compté dans le choix d'un nom à attribuer à un nouveau domaine, à une terre ou à une maison. Sans essayer de donner un compte rendu analytique de cette œuvre considérable, je voulais dire mon admiration et signaler combien ce livre peut être utile, et même indispensable, aux étymologistes, aux romanistes, à quelque domaine qu'ils appartiennent.

P. GARDETTE.

R. ARVEILLER, *Contribution à l'étude des termes de voyage en français (1505-1722)*. Éditions d'Artrey, Paris, 1963, un vol. de 570 pages. — L'ouvrage de M. Arveiller qui vient de paraître dans la collection du « Français Moderne » est une thèse principale de doctorat, et le résultat de quinze années de recherches : l'auteur a en effet dépouillé tous les récits de grands voyages (Amérique, Inde, Extrême-Orient, Afrique occidentale et méridionale), rédigés en français entre 1505 et 1722, que l'on trouve à la Bibliothèque Nationale ou, à défaut pour quelques-uns, à la Bibliothèque St^e Geneviève ou à l' Arsenal ; la liste en est donnée dans une bibliographie d'une étendue impressionnante (p. 7 à 36). M. Arveiller a ainsi établi des fiches pour les mots exotiques rencontrés ou, selon l'expression de Furetière, « les termes de relations » : « mots désignant les habitants des contrées lointaines, concernant leur activité, noms d'animaux ou de fruits exotiques, termes de géographie et de marine » (Préface, 1^{re} page). Chaque fois que le mot était rencontré sous une forme ou sous une autre — et les variantes de certaines d'entre eux sont nombreuses, comme il est naturel pour des mots pris à des populations parfois incultes par des voyageurs de nationalités diverses — la fiche s'enrichissait d'une citation ou d'un commentaire. Quand est venu le moment d'utiliser cette documentation, l'auteur a dû opérer un choix car il ne pouvait faire une étude systématique de tous les termes rencontrés : « c'eût été, dit-il, matière à trop gros livre pour qu'on fût entré dans le détail ». Il s'est donc borné à exposer le fruit de ses recherches sur 234 mots, nombre déjà considérable. Il part toujours des résultats obtenus par ses devanciers tels qu'ils sont résumés dans le dictionnaire étymologique de Bloch et W. von Wartburg et dans celui de Dauzat, pour apporter des renseignements nouveaux et donner des interprétations personnelles, à la lumière de ces faits. Si pour certains mots il doit se contenter de nous livrer un relevé des formes rencontrées (ex. *haricot*) ou une prédation (ex. *dorado*) à d'autres (tels *acajou, mousson, ouragan* etc.) il consacre une plus longue étude et il cherche à retrouver le cheminement qui les a conduits au français. Ce qui lui paraît important, en effet, ce n'est pas tant d'établir la première date où un ouvrage fait mention du mot que de trouver la voie qui l'a amené à la connaissance des Français ; ce n'est pas toujours facile, on s'en doute ; certains termes exotiques se rencontrent en effet à la fois dans plusieurs langues européennes, ou même internationales, avant que le français les ait reçus. Ces langues intermédiaires ont été d'abord, on le savait, celles des peuples européens navigateurs ou colonisateurs : l'italien, l'espagnol, le portugais, le néerlandais, l'anglais. Ce qu'apporte ici la thèse de M. Arveiller ce sont des précisions concernant l'importance de l'une ou de l'autre dans ce rôle d'intermédiaire. Elle met aussi en valeur le rôle inattendu du « baragouin », langue commerciale à base d'espagnol parlée dans les Caraïbes et l'Amérique centrale ; c'est au « baragouin » et non pas directement à l'espagnol que nos marins ont pris certains termes (*ouragan*, par exemple, comme on verra plus loin). Pour tels autres mots (*paria* par ex. aux Indes, *pagne* et *sagaie* en Afrique

occidentale) M. Arveiller suppose même que des groupes de Français, installés dans ces régions, ont pu les recevoir directement des indigènes. Il insiste enfin sur le rôle du latin des ouvrages savants : c'est à lui en définitive que le français doit avoir emprunté des mots comme *colon*, *cola*, *copra*, *gomme gutte*, *scorbut*, *aurora boréale* etc. ; il ajoute même (p. 530) : « nous avons rencontré pour la première fois sous leur forme actuelle, ou tout au moins sous une forme correspondant à la forme actuelle, dans un texte traduit ou adapté du latin, les mots suivants : *banane* (1602), *bétel* (*betel*, 1572), ... *carambole* (1610), *cari* (1602), *pagode* « monnaie » (1610) *palanquin* (*pallanquin* 1610)... ».

Dans ce livre les lexicographes puiseront en outre quelques étymologies ou explications nouvelles et verront comment il se fait, par exemple, que *acaju* (*acaiu*) qui désignait d'abord, en tupi du Brésil, un arbre à fruits, l'anacarde, ait pu désigner en français l'acajou rouge ou *swietenia mahagony*, arbre assez différent. König (que suit avec réserve le dictionnaire de Bloch et Wartburg), constatant que le *swietenia mahagony* se disait *agapù* en tupi, avait pensé que cette quasi-homonymie avait pu entraîner la confusion des deux noms. Mais M. Arveiller a trouvé dans les récits de voyage un troisième nom, brésilien également, qui semble bien ruiner l'hypothèse *agapù* : en portugais, Soares de Souza, décrit en 1587, sous le nom de *acajacatinga*, un arbre qui est manifestement l'acajou rouge ou *swietenia mahagony*. Ainsi les deux noms (*acaju* (ou *acaiu*) d'une part, *acajacatinga* d'autre part) se ressemblaient ; les deux arbres avaient au moins une propriété commune : ils servaient à creuser ou à construire des embarcations ; un « accrochage » a donc pu se produire. Plus tard (en 1645) un voyageur français aux Antilles, Coppier, nomme les deux arbres du même nom, *acajoucantin*, transcription évidente sinon exacte de *acajacatinga*. Le français *acajou* serait donc une abréviation de type courant de *acajoucantin* (cf. *auto(mobile)*). M. Arveiller explique encore le *v* du français *goyave*, alors que la forme espagnole du même mot est régulièrement *guyaba*, avec un *b* : cela semble bien prouver que *goyave* n'a pas été emprunté à l'espagnol mais pris directement par des marins français, dans la seconde moitié du *xvi^e* siècle, à un parler arouak de St Domingue, où les formes *guyava*, *guava* sont attestées à côté de *guyaba*. On retiendra également l'explication proposée pour le *g* du français *ouragan*, en face de l'espagnol *huracan* et de l'anglais *hurricane* (avec un *c*) : M. Arveiller trouve le mot pour la première fois sous cette forme *ouragan*, en 1609, dans l'*Histoire de la nouvelle France*, de Lescarbot : or celui-ci, au retour d'un voyage rapide en Floride, avait fait une escale de quinze jours dans les petites Antilles, à la Dominique : c'est là qu'il a dû l'apprendre. Ce n'était pourtant pas un mot indigène (du parler arouak) mais un mot apporté là de Haïti (parler taïno) par les Espagnols et vulgarisé sous cette forme par le « *baragouin* ». On n'en finirait pas de citer les études de mots intéressantes : celles qui précèdent inciteront certainement les linguistes à se reporter directement à l'ouvrage lui-même, qui se termine par l'exposé de quelques principes de recherche. On ne s'étonnera pas que M. Arveiller préconise le retour aux textes car il a observé que les dictionnaires répètent souvent, de l'un à l'autre (et, ajoutons, pour ainsi dire inévitablement) des dates inexactes, des erreurs de lecture etc. : les méthodes — ou l'absence de méthode — des lexicographes des *xvii^e* et *xviii^e* siècles ont été la source de bien des imprécisions. On saura particulièrement gré à M. Arveiller de ses efforts pour distinguer ce qui est simple citation, ce qui est devenu un mot français, un mot assimilé dans sa forme ou un mot vulgarisé. On ne s'étonnera pas enfin que sa grande conclusion soit au fond celle de Giliéron, c'est-à-dire que tout mot a son histoire.

Œuvre d'une science patiente, précise, prudente, œuvre d'un homme qui a parfaitement conscience de la part d'incertitude qui peut rester dans l'interprétation des données historiques, forcément fragmentaires, la « Contribution » de M. Arveiller — typographiquement parfaite — sera toujours précieuse et elle sera souvent immédiatement utilisable par les lexicographes et en particulier par les « techniciens » de la grande entreprise que M. Imbs est en train d'édifier à Nancy.

A. LANLY.

Maurice GRÉVISSE, *Problèmes de Langage*. Tome III. Éditions J. Duculot, S. A., Gembloux, 1964. — Cette troisième série des *Problèmes de Langage* que nous offre M. M. Grévisse présente les mêmes caractères que les deux séries précédentes dont nous avons rendu compte dans cette revue. On y retrouve le même charme d'une conversation à bâtons rompus et aussi la connaissance très approfondie de la langue des écrivains modernes. C'est toujours la même largeur de vue, le même équilibre conservé entre l'indulgence coupable et l'indignation puriste. Il n'accepte pas d'être un « barbacole » ou un « latineur » mais il n'est pas non plus de ceux qui acceptent indifféremment tout ce qui se dit ou s'écrit. Il n'aime pas par exemple que l'on détourne « commencer par » de sa signification naturelle, ni que l'on emploie le conditionnel après si pour marquer le potentiel ou l'irréel (on s'en serait douté !). Il enferme gentiment dans les oubliettes « tâcher moyen ». Dans d'autres cas comme celui de « surtout que » M. Grévisse se risque à des pronostics : il parie pour « surtout que ». Cette expression qui sent son parler populaire a, dit-il, beaucoup d'avenir. « Qu'est-ce qu'une règle que l'usage des bons auteurs méconnaît tous les jours ? » proclame M. Grévisse qui se montre comme toujours disciple fidèle de Vaugelas. Il rappelle aussi que la langue n'est pas fixée et cite un texte vigoureux de Hugo (p. 232). On doit évidemment souscrire au principe formulé dans ces mots : « Il n'existe pas de langue à priori, indépendante des usagers ; la langue ce sont les usagers qui la font et la langue correcte ne se définit pas autrement que par le consentement de ceux qui ont souci de bien s'exprimer. » Une telle position explique que M. Grévisse ouvre largement les portes du langage correct à des mots, des expressions et des constructions que l'on serait tenté de regarder d'un œil suspect. Citons seulement « par contre » et « préférer que ». L'un et l'autre semblent pourtant loin d'avoir rallié tous les suffrages. La science historique de M. Grévisse n'est jamais en défaut. On admire sa connaissance des grammairiens et des lexicographes du XVI^e au XX^e s. Il n'accueille rien sans donner des preuves solidement établies et judicieusement choisies. Son livre est une mine d'une grande richesse. Il donnera l'occasion à ceux qui s'intéressent à la langue française d'approfondir leurs connaissances et de réviser certains de leurs jugements.

Maurice LEROY, *Les grands courants de la Linguistique moderne*. Université Libre de Bruxelles. Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres, tome XXIV. Presses Universitaires de Bruxelles, Presses Universitaires de France. 1963, un vol. de x + 198 p. — M. Maurice Leroy a voulu donner dans ce volume « un aperçu d'ensemble des grands courants de la linguistique moderne ». Il n'a pas voulu s'attacher, à « faire le récit détaillé, suivant un ordre chronologique strict, des péripéties qui en ont marqué ou en marquent le développement. » Son but est nettement défini : « mettre en lumière les grands moments de l'histoire de notre discipline, dégager de l'ensemble de la recherche les idées

maîtresses qui ont fécondé la discussion et marqué d'un sceau nouveau la pensée de notre temps ». L'auteur estime, en insistant comme il le fait sur des questions de méthode et sur les principes qui ont guidé les chercheurs, rendre service aux jeunes linguistes qui ne possèdent actuellement aucun manuel rédigé dans ce sens. L'ouvrage n'est pas en effet, une simple esquisse historique, encore que l'ordre chronologique des diverses étapes soient parfaitement respecté, mais bien un exposé critique des démarches successives de la Linguistique. Si chaque tentative d'explication est replacée dans son contexte, elle est également soumise à un examen minutieux et jugée de manière objective. Le plan adopté par l'auteur est très clair. Au centre de cette évolution de la linguistique il y a Ferdinand de Saussure. C'est par rapport aux travaux du linguiste genevois que se distribuent en un « avant » et un « après » les moments de ce long cheminement. Avant Saussure, jusqu'au dernier quart du XIX^e s. c'est la période des tâtonnements et même des illusions. La linguistique est davantage une œuvre d'érudition, elle recueille une masse innombrable de faits qu'elle cherche, difficilement parfois, à coordonner entre eux selon une méthode scientifique solide. Après Saussure le linguiste se trouve devant l'idée force de sa discipline : la structure. La linguistique est devenue une science.

Nul ne contestera que F. de Saussure soit à l'origine des développements actuels de la linguistique et qu'il occupe dans l'histoire de son évolution une place privilégiée. Ses principes contenus dans le Cours sont d'une richesse si grande qu'ils permettent une recherche toujours plus riche en résultats. Ce que l'on voit bien dans le livre de M. Leroy, c'est que la doctrine de Saussure n'a pas été considérée comme un point d'arrivée mais comme un point de départ. Certains points ont été précisés, d'autres ont été contestés, remis en question. Et on aime trouver sous la plume de l'auteur des jugements pondérés sur des systématisations trop poussées ou sur des exploitations un peu aventureuses de la pensée du maître de Genève. On peut regretter que ce livre présente le structuralisme comme la seule voie dans laquelle puisse s'engager la linguistique moderne. Cela conduit l'auteur à minimiser un peu trop le rôle de Gilliéron, semble-t-il, et en conséquence à ne pas accorder à la géographie linguistique toute la place qu'elle mérite. On ne trouve pas, dans ce volume, les critiques et les objections que certains savants ont formulées contre la phonologie par exemple. Cependant il reste que ce livre est un fort bon livre, appelé à rendre d'excellents services aux étudiants et même aux spécialistes. Il faut lui souhaiter de trouver partout le meilleur accueil et la plus large diffusion.

Aurélien SAUVAGEOT, *Portrait du Vocabulaire français*. Collection « La langue vivante ». Paris. Larousse 1964. 1 vol. in-8° carré de 288 pages. — Nous avons lu l'an dernier avec plaisir et profit l'ouvrage que M. A. Sauvageot avait publié sous le titre *Français écrit, Français parlé*. Il s'y trouvait déjà un chapitre consacré au problème du Vocabulaire. N'est-ce pas un développement de ce chapitre qui nous est proposé maintenant avec ce nouveau volume qui s'appelle justement *Portrait du Vocabulaire français*. Le mot « portrait » indique nettement que l'auteur entend décrire un état de langue et non faire une étude historique. Dans sa préface M. A. S. semble regretter que beaucoup de linguistes n'accordent pas beaucoup d'attention à la lexicographie, considérée par eux comme une discipline mineure. Il semble au contraire qu'elle soit en plein essor et qu'elle ait heureusement renouvelé ses méthodes. Il suffit de citer les noms de M. Quemada, de M. Imbs ! Elle a trouvé, il est vrai, un champ d'investigation entièrement neuf. Même dans la perspective où se place notre auteur on remarquera l'intérêt que des gram-

mairiens ou des linguistes comme M. M. Grévisse, Gougenheim et Marcel Cohen ont porté aux questions de vocabulaire. Sans doute depuis le Précis d'Albert Dauzat, nous n'avions pas une vue d'ensemble comme celle que nous présente M. Sauvageot. Son travail ainsi a suffisamment d'originalité pour mériter de retenir l'attention d'un public cultivé et curieux de sa langue. L'auteur aborde un certain nombre de questions et touche à des disciplines connexes : il fait de la stylistique, au sens où l'entendait Bally ; il donne son avis — que tous ne partageront pas — sur la question encore controversée du « Symbolisme des sons » ; il utilise discrètement, mais avec bonheur la notion de structure, quand il présente, par exemple, les oppositions significatives ou les « étage-ments du Vocabulaire » ; il reprend d'une manière très claire les vues de F. de Saussure sur la motivation et l'autonomie des mots. On ajoutera que le chapitre sur les mots composés est excellent. La connaissance que l'auteur a des langues étrangères lui permet d'établir d'intéressantes comparaisons. On ne perdra donc pas son temps à lire ce livre bien documenté, écrit avec clarté, accessible, selon le vœu même de celui qui l'a écrit, à tout lecteur de bonne volonté.

Jean BOURGUIGNON.

Nous avons encore reçu :

Joan Maragall. *Confereñcies en commemoració del centenari de la seva naixença (1860) i del cinquantenari de la seva mort (1911)*. Barcelona, Institut d'Estudis Catalans, 1963, 167 pages.

Chansons attribuées au Chastelain de Couci. Édition critique par Alain LEROND. Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Rennes n° 7. Paris, P. U. F., 1964, 255 pages.

Valentin PUTANEC, *Un sirventes en ancien français sur le Concile de Lyon de 1274 (d'après le code zagrébois MR 92, texte et commentaires)*. Zagreb, 1962, 104 pages + 11 pages de reproductions photographiques du manuscrit. (Curieux poème satirique, inédit jusqu'à ce jour, qui porte les marques d'un dialecte du nord-est de la France, mais a été écrit en Italie du nord et accuse des influences frioulanes et grisonnes).

Victor BARBEAU, *Le français au Canada*. Publications de l'Académie canadienne-française. Montréal, 1963, 252 pages. (Recueil de plusieurs études sur la langue canadienne, spécialement le lexique).

Real Academia Española *Diccionario histórico de la lengua española*. Fascicolo cuarto, *aceleradamente-acordar*. Madrid, 1963.

Jacqueline MANESSY-GUITTON, *Recherches sur les dérivés nominaux à bases sigmatiques en sanscrit et en latin*. Université de Dakar, Publications de la Section de langues et littératures, n° 13. Dakar, 1963, 190 pages.

Institut Grand-Ducal, Section de linguistique, de folklore et de toponymie. *Bulletin linguistique et ethnologique*, fasc. 10, Luxembourg, 1963, 68 pages. (Fascicule consacré à la mémoire des membres de la Section décédés depuis 1947).

Mario L. ALINEI, *Origin and history of the italian word ambasciata 'embassy'*. The Hague, 1963, 39 pages.

Johann SOFER, *Zur Problematik des Vulgärlateins, Ergebnisse und Anregungen*, Wien, 1963, 43 pages.

G. MANESSY, *Le bwani et ses dialectes*. Université de Dakar, Publications de la Section de langues et littératures, n° 9, Dakar, 1961.